

L'ACTION COLLECTIVE PENSEE PAR HANNAH ARENDT

Michelle DUVAL

École de travail social

Université du Québec à Montréal

duval.michelle@uqam.ca

L'enseignement de l'action collective occupe au Québec une place spécifique dans les programmes de formation en travail social. Son importance a varié au cours des ans et selon les écoles. A l'École de travail social de l'UQAM, la pratique de l'action collective, appelée également organisation communautaire ou intervention auprès des communautés, continue à faire l'objet d'une concentration particulière, à côté des formes plus classiques d'intervention (auprès des individus, des petits groupes et des familles) qui constituent la première concentration, de loin la plus populaire auprès des étudiants.

L'analyse des pratiques d'organisation communautaire repose généralement sur le cadre développé par Jack Rothman (1995) qui propose une typologie de ces pratiques en fonction du but poursuivi : améliorer la disponibilité et la qualité des services et ressources (planning social), développer la capacité d'une communauté à se prendre en main (développement local), transformer les rapports de pouvoir et les structures sociales (action sociale). Ce cadre analytique ne permet toutefois pas de comprendre les fondements de l'action collective. Si on définit la pratique de l'action collective comme une intervention visant à permettre à un ensemble de personnes d'agir collectivement de façon planifiée en vue de changer une situation sociale commune, une théorie de l'agir collectif est indispensable. Il nous faut alors nous tourner vers la théorie politique.

Les concepts développés par Hannah Arendt pour définir l'exercice politique sont à cet égard d'une grande richesse. Il est possible de reprendre ces concepts et de les transposer à l'action collective; c'est ce qui m'a permis d'élaborer un cadre théorique que j'utilise dans mes cours et qui je présenterai ici dans ses grandes lignes.

Quelques mots tout d'abord sur Hannah Arendt, cette philosophe politique majeure du XXe siècle. Juive allemande née en 1906, elle fuit le nazisme en 1933 et s'exile en France où elle vit jusqu'en 1941, avant d'émigrer aux Etats-Unis. Elle obtient la citoyenneté américaine en 1951 et meurt à New York en 1975. L'an dernier (2006) marquait le 100^e anniversaire de sa naissance. Divers événements : colloques, expositions, symposiums, furent organisés un peu partout dans le monde pour souligner l'apport exceptionnel de cette philosophe qui a consacré sa vie à «penser» le monde, à tenter de comprendre les événements tragiques (antisémitisme, impérialisme, totalitarisme) qui ont marqué son époque, à réfléchir sur les conditions de la liberté et de l'action politique.

Reconnaissant, en conclusion aux *Origines du totalitarisme*, que «les solutions totalitaires peuvent fort bien survivre à la chute des régimes totalitaires» (ST¹ 201-202) et que nous sommes sans cesse menacés par leur résurgence, Arendt se demande : à quelles conditions un monde non totalitaire est-il possible? Considérant l'homme comme un être d'action, c'est dans cette faculté d'agir politiquement qu'Arendt cherchera la réponse. Elle s'attache alors à connaître les conditions qui déterminent l'action politique. Cette tâche gigantesque, à laquelle

¹ ST : *Le système totalitaire*

elle s'attelle durant les années '50, aboutit, près de dix ans après la parution des *Origines du totalitarisme*, à la publication de la *Condition de l'homme moderne*. Elle y reprend et développe les concepts qui définissent, selon elle, l'exercice du politique.

Selon Arendt, dès que des personnes se rassemblent pour parler ensemble d'une situation commune et décider d'agir ensemble pour changer cette situation, il y a exercice du politique. Voici comment on peut comprendre² la façon dont elle définit et caractérise l'exercice du politique : des humains, doués de spontanéité, égaux et différents, appartenant à un monde commun, parlent et agissent ensemble. Examinons brièvement chacun de ces thèmes et voyons comment ils s'articulent ensemble pour composer le politique. Nous verrons par la suite de quelle façon il est possible de les transposer pour fonder une pratique d'intervention visant à favoriser l'agir collectif, l'exercice du politique.

1. L'exercice du politique selon Arendt

Selon Arendt, «c'est la possibilité d'action qui fait de l'homme un être politique» (MV³ 192-193) ; c'est sa capacité d'initier quelque chose de neuf plutôt que d'exécuter ou de répéter des gestes. Et c'est dans cette faculté qu'ont les hommes d'agir politiquement que repose la possibilité qu'advienne un monde nouveau.

Des humains

Toute l'analyse politique de Arendt repose sur une compréhension des hommes (je préfère quant à moi parler d'humains). Le fait que tous vivent sur terre en tant qu'hommes implique des conditions communes d'existence. C'est ce qu'Arendt appelle la condition humaine, qui engendre des «facultés humaines générales (...) qui sont permanentes, c'est-à-dire ne peuvent se perdre sans retour tant que la condition humaine ne change pas elle-même» (CHM⁴ 13). Cette condition humaine est beaucoup plus durable que le monde lui-même qui est sujet à changements.

Pour cerner l'essence du politique et dépasser les caractéristiques particulières d'un exercice politique spécifique, Hannah Arendt cherchera alors à identifier les traits les plus durables de la condition humaine. Ces conditions de l'existence humaine, ce sont : la vie en elle-même, la natalité et la mortalité, la pluralité, l'appartenance au monde et la terre. Voyons comment Arendt définit les trois conditions les plus significatives sur le plan politique, à savoir la natalité, la pluralité et l'appartenance au monde.

Doués de spontanéité

² Je dois préciser que ce schéma est le produit de ma lecture de la façon dont s'articulent les concepts développés par Arendt pour définir l'exercice du politique. Ce schéma, en filigrane dans toute son œuvre, n'est jamais énoncé de cette façon par Arendt. J'espère sincèrement ne pas trahir sa pensée en faisant le présent exercice. Je me référerai principalement à trois ouvrages : *La condition de l'homme moderne* (CHM), *Le système totalitaire* (ST) et *Du mensonge à la violence* (MV).

³ MV: *Du mensonge à la violence*

⁴ CHM: *La condition de l'homme moderne*

La spontanéité, selon Hannah Arendt, c'est «le pouvoir qu'a l'homme de commencer quelque chose de neuf à partir de ses propres ressources, quelque chose qui ne peut s'expliquer à partir de réactions à l'environnement et aux événements» (ST 195). Cette spontanéité vient de la **condition humaine de natalité**. «Les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover» (CHM 277) ; la faculté d'agir des hommes «s'enracine ontologiquement» (CHM 278) dans le fait de la natalité. En effet, avec chaque naissance, c'est un être nouveau qui vient au monde, un être doué de possibilités multiples, un être susceptible d'amener un nouveau commencement dans le monde : «Avec chaque naissance nouvelle, c'est un nouveau venu qui est advenu dans le monde, c'est un nouveau monde qui est virtuellement venu à être» (ST 211).

Cette capacité d'innover de chaque homme, liée à sa condition de natalité, est l'essence même de la liberté. La source de la liberté réside dans la capacité qu'a chaque homme d'être un nouveau commencement, de commencer «un monde à nouveau» (ST 212). Source de liberté pour chaque homme, ce commencement garantit la possibilité d'un avenir et fonde l'espérance pour l'humanité : «...ce commencement est garanti par chaque nouvelle naissance : il est, en vérité, chaque homme» (ST 232). L'avenir de l'humanité n'est possible que parce que des hommes nouveaux naissent, et qu'avec eux naît «la possibilité qu'advienne quelque chose d'entièrement nouveau et d'imprévisible» (ST 211).

Cette spontanéité humaine, source de nouveauté et, par le fait même, d'imprévisibilité, confère aux affaires humaines leur fragilité. Mais c'est ce même caractère d'imprévisibilité amené par la spontanéité humaine qui empêche l'exercice d'une domination totale sur l'homme. Ceux qui aspirent à une telle domination doivent non seulement restreindre la liberté mais liquider toute spontanéité liée à la simple individualité et rendre les hommes superflus.

«Le totalitarisme ne tend pas vers un régime despotique sur les hommes, mais vers un système dans lequel les hommes sont de trop. Le pouvoir total ne peut être achevé et préservé que dans un monde de réflexes conditionnés, de marionnettes ne présentant pas le moindre soupçon de spontanéité.» (ST 197)

Égaux et différents

La **condition humaine de pluralité**, Hannah Arendt la définit par le fait que «ce sont les hommes et non pas l'homme qui vivent sur terre et habitent le monde» (CHM 16). Ces hommes sont tous pareils, i.e. humains, sans que «jamais personne soit identique à aucun autre homme ayant vécu, vivant ou encore à naître» (CHM 17).

La pluralité a donc un double caractère d'égalité et de distinction. C'est ce qui en fait la condition fondamentale de l'action et de la parole. Si les hommes n'étaient pas égaux, ils «ne pourraient pas se comprendre les uns les autres» (CHM 198) et s'ils n'étaient pas distincts, s'ils étaient «des répétitions reproduisibles à l'infini d'un seul et unique modèle» (CHM 16), ils n'auraient besoin «ni de la parole ni de l'action pour se faire comprendre» (CHM 198). La pluralité humaine, c'est «la paradoxale pluralité d'êtres uniques» (CHM 198).

Condition de l'action et de la parole, la pluralité humaine, selon Arendt, est «spécifiquement la condition – non seulement la *conditio sine qua non*, mais encore la *conditio per quam* – de toute vie politique» (CHM 16). En ce sens, la réduction à l'unité produite par la massification est «foncièrement antipolitique» (CHM 241).

La plus puissante des actions de masse, «celle qui oblitérerait les différences individuelles à un point maximum» (ST 54), se retrouve dans les régimes totalitaires où la pluralité «s'est comme évanouie en un Homme unique aux dimensions gigantesques» (ST 211). La domination totale s'efforce en effet «d'organiser la pluralité et la différenciation infinie des êtres humains comme si l'humanité entière ne formait qu'un seul individu» (ST 173). Pour parvenir à une telle uniformisation, les deux régimes totalitaires étudiés par Arendt, celui de l'Allemagne hitlérienne et celui de la Russie stalinienne, ont tous les deux eu recours d'une part à «l'endoctrinement idéologique des formations d'élite», d'autre part à «la terreur absolue dans les camps» (ST 173). L'objectif est d'en finir avec le caractère unique de la personne humaine parce que, selon Arendt :

«...l'individualité, comme tout ce qui, bien sûr, distingue un homme d'un autre, est intolérable. Aussi longtemps que l'on n'a pas rendu tous les hommes également superflus – et c'est là ce qui ne s'est fait que dans les camps de concentration – l'idéal de la domination totalitaire n'a pas été pleinement réalisé.» (ST 197)

Appartenant à un monde commun

Le monde commun, c'est ce monde dans lequel tous les hommes vivent. Et ce monde commun n'existe que parce que des hommes, doués de spontanéité, y vivent égaux et différents. Le monde commun est un monde aux multiples facettes qui naît des différences de perception et de point de vue liées à la condition humaine de pluralité. Ce monde commun est donc détruit lorsque la pluralité humaine est anéantie : «Le monde commun prend fin lorsqu'on ne le voit que sous un aspect, lorsqu'il n'a le droit de se présenter que dans une seule perspective» (CHM 69).

Le monde commun, produit par la diversité liée à la condition humaine de pluralité, n'existe par ailleurs que si les hommes s'y insèrent par la parole et l'action. Cette insertion dans le monde commun, libre et spontanée, est «comme une seconde naissance» (CHM 199). Nés en tant que membres de l'espèce animale, nous ne devenons humains, i.e. êtres politiques, que lorsque nous nous insérons dans le monde commun par la parole et l'action.

Dans les sociétés de masse, le monde commun ne peut se développer à cause de l'isolement et du manque de rapports sociaux : «Il n'existe pas d'échange entre les gens en place. Ils n'ont entre eux aucun lien» (ST 137). Cette destruction totale de tous les liens sociaux et familiaux, cette absence de contacts personnels, c'est ce qu'Arendt appelle l'«atomisation» (ST 47). Complètement isolés, n'ayant aucun groupe auquel se référer, les hommes de masse ne peuvent développer de sentiment d'appartenance, ils ne poursuivent pas d'objectifs communs, ils n'ont pas de lieu commun fondé sur l'intérêt commun. N'appartenant à aucun corps social ou politique, les masses ne sont qu'un «véritable chaos d'intérêts individuels» (ST 74).

N'ayant aucune conscience d'un intérêt commun et ne poursuivant aucun objectif commun, les individus atomisés, dépourvus de la solidarité de groupe, sont privés de sentiment d'utilité lié à l'appartenance au groupe et à la poursuite d'objectifs communs. «Être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres; être inutile, cela veut dire n'avoir aucune appartenance au monde» (ST 227). Ces individus isolés dans une société atomisée sont des proies faciles pour les idéologies totalitaires qui leur offrent un sentiment d'importance et de sécurité.

Parlent ensemble

Dans ce monde commun où les hommes vivent, se meuvent et agissent, il n'y a d'expérience de l'intelligible pour les «hommes au pluriel (...) que parce qu'ils parlent, se comprennent les uns les autres, se comprennent eux-mêmes» (CHM 11). C'est donc le langage qui «fait de l'homme un animal politique» (CHM 10) puisque c'est lui qui permet aux hommes de vivre ensemble et de rendre le monde commun intelligible.

Par la parole, chaque individu, unique et différent des autres, peut communiquer cette individualité aux autres hommes. La parole, selon Arendt, est «l'actualisation de la condition humaine de pluralité, qui est de vivre en être distinct et unique parmi des égaux» (CHM 200).

Dans ces échanges où sont respectées les pluralités, se forgera une compréhension commune des événements : «Que l'on accorde seulement à dix d'entre nous la possibilité de s'asseoir autour d'une table, chacun exprimant son opinion et chacun écoutant celle des autres, alors, de cet échange d'opinions, une opinion forgée rationnellement pourra se dégager» (MV 254). Comprendre ensemble les événements signifie «accepter les réalités telles qu'elles se présentent et prendre la peine de réfléchir à leur propos», plutôt que de «refuser de voir les choses comme elles sont, refuser de les analyser, en espérant ainsi les classer» (MV 231). C'est d'ailleurs cette dernière attitude qui crée, selon Arendt, le «vide théorique». Seule la compréhension forgée dans les échanges peut donner un sens à l'action politique; pour agir ensemble, à plusieurs, «de concert» (MV 193), il faut se baser sur une compréhension commune des événements et du monde commun.

Agissent ensemble

Agir signifie «prendre une initiative, entreprendre, mettre en mouvement» (CHM 199). L'action se distingue nettement du travail, qui recouvre les activités liées à l'entretien et à la survie biologique, ainsi que de l'œuvre qui consiste à fabriquer des objets d'usage. L'action est la faculté centrale de l'homme; par l'action, l'homme possède la capacité d'initier quelque chose dont le surgissement est imprévu. «L'action en tant que commencement correspond au fait de la naissance, elle est l'actualisation de la condition humaine de natalité» (CHM 200).

Cette capacité d'action des hommes, qui leur permet d'accomplir l'inattendu, l'improbable, n'est possible que parce que «chaque homme est unique, de sorte qu'à chaque naissance quelque chose d'uniquement neuf arrive au monde» (MV 200). Selon Arendt, «aucune autre faculté, si l'on excepte le langage, ne nous différencie plus radicalement de toutes les autres espèces animales» (MV 193). L'action caractérise l'homme non seulement comme être humain, mais comme être politique : «c'est la possibilité d'action qui fait de l'homme un être politique; elle lui permet d'entrer en contact avec ses semblables, d'agir de concert, de poursuivre des buts et de forger des entreprises» (MV 193).

Le pouvoir d'agir que possède l'homme correspond à la relative liberté dont il dispose par rapport à ce qui est. C'est sur la capacité d'agir que repose la liberté humaine :

«Nous sommes libres de changer le monde et d'y introduire de la nouveauté. Sans cette liberté mentale (...) de dire 'oui' ou 'non' – en exprimant notre approbation ou notre désaccord (...) aux réalités telles qu'elles nous sont données, (...) – il n'y aurait aucune possibilité d'action.» (MV 11)

Cette possibilité qu'ont les hommes d'agir, Hannah Arendt en parle comme d'une responsabilité. Et elle la définit comme le contraire de la résignation «si caractéristique de l'Europe durant la dernière guerre» (Arendt 1980 :68). Dire non, refuser, être capable de s'indigner...

Parlent et agissent ensemble

L'action et la parole sont étroitement liées. Selon Arendt, l'action est l'activité humaine qui a le plus besoin de la parole : «L'acte ne prend un sens que par la parole dans laquelle l'agent s'identifie comme acteur, annonçant ce qu'il fait, ce qu'il a fait, ce qu'il veut faire» (CHM 201).

La parole et l'action, contrairement à l'œuvre et au travail, ne sont jamais possibles dans l'isolement; l'être isolé est privé de la faculté d'agir. La parole et l'acte n'existent que s'ils s'insèrent dans le réseau des relations humaines, s'ils s'actualisent dans le monde commun, s'ils interviennent dans ce monde commun. Ces gens qui se rassemblent pour parler, c'est de sujets concernant leur existence commune dont ils discutent. Et par ces actions qu'ils décident de mener ensemble, c'est leur monde commun qu'ils tentent de transformer. D'où le caractère politique d'un rassemblement.

Du rassemblement des hommes naît la puissance. La puissance «jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble, et retombe dès qu'ils se dispersent» (CHM 225). La puissance est bien différente de la force «qui est la qualité naturelle de l'individu isolé» (CHM 225). Elle est indépendante des facteurs matériels comme le nombre ou les ressources; le seul facteur matériel indispensable à son existence, c'est le rassemblement des hommes. Dès que des hommes sont rassemblés, ils sont puissants politiquement, quel que soit leur nombre ou les ressources matérielles dont ils disposent. Et quiconque «s'isole au lieu de prendre part à cette cohésion renonce à la puissance et devient impuissant, quelles que soient ses forces» (CHM 226). La tentation de l'homme de masse de se retirer du monde est donc particulièrement dangereuse; y céder serait renoncer à ce pouvoir sur le monde commun qui ne vient que de l'agir ensemble, et se condamner à ce qu'Arendt appelle l'isolement, qui est le contraire de l'existence politique : «L'isolement est cette impasse où sont conduits les hommes lorsque la sphère politique de leur vie, où ils agissent ensemble dans la poursuite d'une entreprise commune, est détruite.» (ST 225).

Intéressée par des êtres uniques et capables de nouveauté, l'action est imprévisible parce qu'infinie. On ne saisit le sens d'une action qu'une fois qu'elle est achevée. Cette imprévisibilité de l'action correspond bien à la condition humaine de natalité. Imprévisible, l'action est également irréversible. Parce que l'action commence quelque chose d'entièrement nouveau et qu'elle s'inscrit dans le domaine des affaires humaines, parmi d'autres actions imprévisibles initiées par des êtres uniques, «les hommes ne pourront jamais contrôler sûrement le moindre des processus que l'action aura déclenchés» (CHM 263). En agissant, les hommes déclenchent des processus qu'ils pourront modifier en agissant à nouveau, mais qu'ils ne pourront jamais reprendre; chaque action, une fois posée, ne peut être défaire, et ses résultats sont irréversibles.

Selon Hannah Arendt, ce double caractère d'imprévisibilité et d'irréversibilité de l'action est ce qui la rend si difficile, si frustrante : «Ce sont des raisons suffisantes pour se détourner

avec désespoir du domaine des affaires humaines» (CHM 263). Se retirer dans le non-agir, s'abstenir totalement du domaine des affaires humaines peut alors être tentant; c'est ce qui arrive quand on se réfugie dans des activités où un homme, isolé de tous, demeure maître de ses faites et gestes du début à la fin. Cet homme est alors souverain; il peut, de façon autonome, diriger et prévoir ses gestes. Mais il n'est pas libre parce que la liberté, c'est le pouvoir d'entreprendre et d'agir avec d'autres hommes. Or, rappelle Arendt, «aucun homme ne peut être souverain, car la terre n'est pas habitée par un homme, mais par les hommes» (CHM 263). Vouloir épargner au domaine des affaires humaines «le hasard et l'irresponsabilité morale qui sont inhérents à la pluralité d'agents» (CHM 247), c'est attaquer l'essentiel de la politique :

«Les calamités de l'action viennent toutes de la condition humaine de pluralité, qui est la condition *sine qua non* de cet espace d'apparence qu'est le domaine public. C'est pourquoi, vouloir se débarrasser de cette pluralité équivaut toujours à vouloir supprimer le domaine public.» (CHM 248).

Pour accepter d'intervenir dans le domaine public, de se révéler aux autres, il faut du courage. Il faut également du courage pour accepter les risques énormes de l'action, étant donné son caractère imprévisible et irréversible. Ce qui alimente ce courage, c'est «la volonté de vivre avec autrui dans la modalité du parler et de l'agir» (CHM 276).

Ce n'est que par l'action et la parole que nous pouvons être parmi les hommes. Nous sommes obligés de parler et d'agir avec d'autres pour exister politiquement. Cette contrainte que représentent l'action et la parole, c'est une de leurs faces. L'autre face, c'est le salut : «l'action est en fait la seule faculté miraculeuse, thaumaturgique» (CHM 277). La faculté d'agir, qui correspond au fait de la natalité, est «le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, 'naturelle'» (CHM 278).

Les hommes ont donc la capacité de changer le monde si, égaux et différents, ils parlent ensemble pour comprendre leur monde commun et si, doués de spontanéité, ils agissent ensemble pour transformer ce monde commun. Voyons maintenant de quelle façon il est possible d'intervenir pour favoriser ce parler et cet agir ensemble.

2. Intervenir pour favoriser l'exercice du politique

Connaissant les fondements de l'action politique et les conditions de son exercice, il est possible d'intervenir pour favoriser la mise en place et le respect de ces conditions.

La première intervention visera à **favoriser le rassemblement**. L'agir politique, rappelons-nous, est un agir à plusieurs. Il faut donc tout d'abord que des gens soient rassemblés. L'organisateur communautaire sera à l'affût des occasions de rassemblement, allant même jusqu'à les susciter si nécessaire.

Les personnes ainsi rassemblées devront **développer un sentiment d'appartenance à un monde commun** ainsi qu'une **compréhension commune** des situations qu'elles veulent changer. C'est en disant aux autres ce qu'il vit que chacun constatera que sa situation, loin d'être individuelle, est partagée par d'autres et devient commune. C'est ensuite en parlant ensemble que ces personnes développeront une analyse commune de cette situation : caractéristiques, causes et conséquences. Des interventions veilleront à ce que le parler ensemble prenne cette direction. Les démarches d'éducation populaire et de conscientisation

s'inscrivent dans cette lignée. Le sentiment d'appartenance devra s'accompagner d'un sentiment d'utilité : sentir qu'on compte pour le groupe, qu'on a sa place dans le groupe et un rôle à y jouer. Intervenir également pour que des liens se développent entre les gens, favoriser la convivialité, entretenir le sens de la fête.

Ce parler ensemble devra s'appuyer sur le fait que les personnes rassemblées sont douées de spontanéité. Les interventions devront **favoriser l'apparition du neuf**. Les techniques stimulant la créativité pourront être mises à profit. Les personnes doivent également être libres de dire oui ou non aux situations; il faut alors aviver leur **capacité à s'indigner**, contrant ainsi le conditionnement à la résignation.

Les personnes qui parlent ensemble sont égales et différentes. Il est capital **d'assurer le respect des pluralités** lors des échanges. Il faut donc lutter contre la pensée unique. Il importe également de s'assurer que la différence ne soit pas source de hiérarchisation. La circulation de la parole sera facilitée si les règles de discussion en groupe sont respectées : tours de parole, écoute de l'opinion des autres, respect du point en discussion, etc. Là aussi, le rôle de l'animateur est central.

L'intervenant devra également développer et entretenir la **foi** des personnes dans leur **capacité d'agir**. Il devra alors veiller à ce que des succès viennent alimenter une telle foi. Il devra avant tout veiller à ce que les échanges amènent une décision d'agir et que toute décision d'agir naisse des échanges. La parole, insiste Arendt, n'a de sens que dans l'action.

Le rôle de l'intervenant sera donc de veiller à ce que les conditions favorisant l'exercice du politique soient en place. Il est le **gardien du processus**. Ce qui compte à la limite, dirait Arendt, c'est que le politique s'exerce, ce n'est pas le résultat de l'action. L'intervenant donne aux gens l'occasion de parler et d'agir ensemble; c'est à eux à décider ce qu'ils feront. Selon Arendt, il faut faire confiance aux gens, à leur capacité de trouver ensemble des solutions qui leur conviennent et d'agir ensemble pour les faire advenir :

«...l'action est concrète : elle échappe aux prévisions. C'est un risque. Et j'ajouterais maintenant que ce risque n'est possible que si l'on fait confiance aux hommes, c'est-à-dire si l'on accorde sa confiance – c'est cela qui est précisément difficile mais qui est fondamental – à ce qu'il y a de plus humain en l'homme. Autrement ce ne serait pas possible.» (Arendt in Gaus, 1980 : 38)

C'est là tout le sens de l'intervention visant à favoriser l'exercice du politique. Une telle posture demande beaucoup d'humilité de la part de l'intervenant. Il est là pour soutenir les gens dans leur démarche et non pour leur dicter ce qu'ils doivent faire.

CONCLUSION

Depuis maintenant douze ans que j'enseigne aux étudiants en action collective du programme de baccalauréat en travail social de l'UQAM, à chaque année je consacre une période de cours à présenter les concepts développés par Arendt pour définir l'exercice du politique. Ce cadre théorique suscite un grand intérêt chez les étudiants.

On pourrait s'en étonner si on croit que le manque de familiarité des étudiants avec le langage philosophique peut entraver leur capacité à comprendre un tel cadre théorique. Ça n'a jamais été le cas, dans aucune de mes classes, ce qui confirme qu'il ne faut pas sous-estimer la

capacité des étudiants à comprendre. Il faut dire que la pensée de Hannah Arendt est particulièrement claire. Mais au-delà de la clarté de son propos, ce qui séduit les étudiants tient à deux aspects. Le premier est le caractère stimulant de la pensée de Arendt qui est convaincue que le changement est possible à condition que le politique s'exerce. Quelle fraîcheur dans un climat de morosité et d'impuissance collectives! Et encore davantage pour des personnes qui veulent faire du soutien à l'action collective leur métier. La pensée de Arendt est non seulement stimulante, elle est aussi très réaliste et ancrée; elle vise l'action et offre des points d'appui solides pour l'intervention. La pensée de Arendt trouve un écho direct dans l'intervention. Quelle richesse alors pour les étudiants de pouvoir réfléchir au sens de l'intervention.

Penser l'action collective, c'est ce que permettent de faire les concepts développés par Hannah Arendt. D'où leur apport inestimable à la formation des futurs intervenants sociaux.

Principaux auteurs utilisés comme référence:

ARENDR, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, traduit de l'anglais par Georges Fradier. Paris : Calmann-Lévy, Coll. Agora les classiques, 1983.

ARENDR, Hannah, «Compréhension et politique», *Esprit*, no 42, 1980, pp. 66-79.

ARENDR, Hannah, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, traduit de l'anglais par Guy Durand. Paris : Calmann-Lévy, 1972.

ARENDR, Hannah, *Le système totalitaire*, traduit de l'américain par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy. Paris, Seuil, 1972.

GAUS, G., «Seule demeure la langue maternelle», *Esprit*, no 42, 1980, pp. 19-38.

ROTHMAN Jack, ERLICH John L., TROPMAN, John E. (sous la direction), *Strategies of Community Intervention*, Itaska, Illinois, P.E. Peacock Publishers Inc., 1995.